

EDUCATION.

Education de l'homme par lui-même.

“ Tout homme, a dit Gibbon, reçoit deux sortes d'éducation : l'une qui lui est donnée par les autres, et une seconde, beaucoup plus importante, qu'il se donne à lui-même.”

Il faut que chacune de ses facultés physiques, morales, et intellectuelles, soit développée, et que, d'un autre côté, chacune cède quelque chose du sien au besoin de développement des autres.

Une certaine harmonie est nécessaire entre les trois ordres de facultés.

Les anciens attachaient une grande importance à l'éducation physique : *un esprit sain dans un corps sain*, tel était le but qu'ils avaient sans cesse en vue dans leurs établissements d'éducation.

De nos jours tous les bons esprits en conviennent. L'éducation est trop exclusivement intellectuelle : la santé du corps en a pâti. De cet oubli des conditions de la vie physique, il n'y a pas que la santé qui souffre ; l'esprit, lui aussi, s'étiole, se flétrit. De là, selon toute apparence, ce marasme des intelligences qui a produit le byronisme en Angleterre, le werthérisme en Allemagne. Le docteur Channing a observé le même phénomène en Amérique : “ Un trop grand nombre de jeunes gens, dit-il, s'élèvent à l'école du désespoir.”

Pour échapper à cette maladie morale, il est nécessaire, ajoute Channing, de mener une vie d'action, de travail, d'occupations corporelles.

De toutes les éducations, la plus haute et la plus utile est celle qu'on se donne à soi-même. Celle que l'on reçoit au collège n'est qu'un préliminaire qui n'a de valeur que parce qu'il nous enseigne à nous appliquer. “ Se bourrer d'un amas indigeste de leçons, dit un grand philosophe anglais, sert à peu de chose ; à moins qu'on ne les rumine à loisir, elles ne donnent ni force ni nourriture.” Le savoir conquis par notre travail devient une propriété entièrement personnelle.

Les plus illustres professeurs ont à l'envi reconnu l'importance de l'éducation qu'on se donne à soi-même. La plus extrême pauvreté n'a jamais été un obstacle pour ceux qui se faisaient un devoir de travailler à leur propre élévation. Le professeur Moor, dans sa jeunesse, était si pauvre, qu'il dut copier tout entier de sa main les *Principia* de Newton, qu'il ne pouvait acheter.

William Cobett a raconté lui-même quelles difficultés il eut à vaincre pour apprendre la grammaire : “ J'appris la grammaire, dit-il, étant simple soldat, à douze sous par jour. Le bord de mon lit, dans la chambrée, ou celui du lit de camp au corps de garde, fut le seul siège que j'eusse pour étudier. Mon sac fut ma bibliothèque, une planchette ma table à écrire ; je n'avais de quoi acheter ni huile ni chandelle, et, en hiver, il était rare que je pusse avoir d'autre lumière que celle du feu. Si, dans de telles circonstances, sans parents, sans amis, pour me guider, j'ai pu venir à bout de mon entreprise, y a-t-il une excuse qu'un jeune homme puisse invoquer, quelque pauvre qu'il soit, quelque mal servi qu'il soit par les circonstances extérieures ? ” Que de noms illustres on pourrait citer si l'on avait à prouver combien est vrai le proverbe qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre.

Même dans un âge avancé, les hommes peuvent encore beaucoup s'ils ont pris sérieusement la résolution de mener à bonne fin leur entreprise. Franklin avait plus de cinquante ans lorsqu'il se mit à étudier la physique. Alfieri avait quarante-six ans lorsqu'il commença l'étude du grec.

Robert Hall, vieux et malade, passait, malgré les souffrances qui le torturaient, des journées entières à étudier l'italien afin de pouvoir juger, en pleine connaissance de cause, du plus ou moins de vérité du parallèle établi par Macaulay entre Dante et Milton.

Il n'y a que les lâches qui puissent dire aujourd'hui : “ Je suis trop vieux pour apprendre ! ”

“ On oublie trop, dit Samuel Smiles, que ce ne sont pas les hommes de génie, mais les hommes de résolution indomptable qui mènent le monde.”

Quel chapitre intéressant l'on pourrait écrire sur les mauvais élèves, de quinze à dix-huit ans, qui sont devenus des sujets remarquables dans leur âge mûr, grâce à un travail persévérant !

La place du grand Newton, à l'école, était au bout de l'avant-dernier banc. Humilié dans son amour-propre, le jeune homme prit un jour la résolution de travailler avec ardeur, et peu de mois après, il avait pris la tête de la classe !

Le brillant Shéridan passait, dans sa jeunesse, pour un paresseux incorrigible, pour un écolier lourd et sans intelligence !

Sir Walter Scott, l'immortel romancier, passait pour un *minus habens* ; le professeur Dalzell, de l'université d'Edimbourg, avait porté de lui le jugement suivant : *Sot il est, et sot il restera !*

On raconte qu'Alfieri sortit du collège aussi peu avancé qu'il y était entré. Watt fut aussi un très-médiocre *scholar*, mais il avait de la volonté, de la persévérance, et il sut rattraper le temps perdu !

Le Président actuel des États-Unis, Ulysse Grant, avait été surnommé par ses camarades *Useless Grant*, l'inutile, l'incapable Grant.

Le docteur Arnold l'a dit avec infiniment de raison : ce qui fait la différence entre les hommes jeunes ou vieux, ce n'est pas tant le talent que l'énergie. Le lourdaud qui a de la persistance et de l'application finira certainement par distancer le brillant écolier à qui ces qualités font défaut. Pas à pas, on va loin. La tortue qui suit droit son chemin devance le lièvre qui s'amuse à faire mille détours. En résumé, la plus haute éducation est bien moins celle que donnent les maîtres que celle qu'on se donne à soi-même lorsqu'on est homme.

(KERNEVEZ.)

Le travail et la douleur.

Il y a quelques jours, mon fils, à la veille d'un examen important, fut saisi de fièvre et de vives douleurs de tête. Dès que la tête s'engage chez les personnes jeunes, le danger est parfois si proche et peut devenir si terrible, que l'effroi me prit, comme ma femme. Le médecin ne nous rassura que le lendemain. Peu à peu, les symptômes inquiétants disparurent, mais la fatigue, la faiblesse, et même un reste de trouble fébrile persistèrent. Cependant le travail était là qui réclamait le convalescent : l'examen avait lieu le surlendemain. Il fallait ou l'ajourner, et détruire par cet ajournement de six mois tout notre plan d'études de l'année, ou travailler malgré la douleur. J'hésitais.... Que lui conseiller ? J'ai toujours eu, au milieu de ma tendresse pour cet enfant, un si vif désir d'en faire un homme, que je recherche volontiers pour lui l'obstacle et la lutte ; mais ici, je reculais devant la responsabilité d'un avis énergique. Les craintes de sa mère m'effrayaient. Les paroles du médecin ne me raffermirent qu'à demi. “ Cette reprise de travail, me disait-il, est, je crois, sans danger réel, mais à la double condition d'un grand effort et d'un effort volontaire. Sans effort vigoureux, votre fils ne pourra pas soulever le poids de fatigue doulou-